

Hubert de Voutenay

La fin d'Una

- 1 -

PROLOGUE

La planète « Una » était vraiment une magnifique planète. A quelque distance, elle apparaissait uniformément bleue. Mais, à mesure qu'on s'en approchait se dessinaient, en proportions convenables, des continents aux tons ambrés baignés par des mers dont la couleur allait du vert-émeraude au violet le plus profond.

Ses habitants, les « Unites », étaient de l'espèce homo-sapiens. Plus homo que sapiens d'ailleurs si l'on en juge par leur histoire. Tout au long de celle-ci, les Unites n'avaient eu de cesse de se flanquer des peignées mémorables pour les motifs les plus futiles. Tous parlaient la même langue et cette particularité, loin d'être un facteur d'apaisement, n'avait fait qu'aggraver les conséquences de leur agressivité naturelle. Utilisant une langue commune, aucune offense ne pouvait, aux yeux des Unites, avoir pour excuse une malencontreuse erreur de traduction. La tâche des diplomates était infernale.

Tant qu'ils en étaient aux glaives et aux armures, les séquelles des conflits restaient limitées pour l'ensemble de la population. Mais, lorsqu'ils en furent aux explosifs et, plus tard, aux armes nucléaires, la situation devint éminemment dangereuse.

Pour finir, par suite d'une altercation – à propos d'une place de parking – entre deux vedettes de la chanson très populaires, les

tenants de l'une et de l'autre commencèrent par s'invectiver en usant des épithètes les plus malsonnantes, puis en vinrent aux mains. Chacun prenant parti pour l'un ou l'autre camp, ce fut bientôt toute la population qui intervint dans le conflit avec d'autant plus de conviction qu'elle en ignorait totalement l'origine. Aux jets de pavés dans la figure de l'adversaire succédèrent les cocktails Molotov et enfin, des projectiles plus sérieux tels que des ogives nucléaires et autres amusants gadgets.

Tant et si bien que le bouquet final vitrifia les neuf dixièmes de la planète et expédia ad patres la quasi-totalité de la population.

Ici, le lecteur s'interroge : « Si tout le monde a disparu, si la planète est retournée à l'état primordial, qui a bien pu raconter l'histoire des Unites ? »

Eh bien, cher lecteur, c'est qu'en réalité, tout le monde n'était pas mort. Il s'en était fallu de bien peu, certes, mais... lisez donc la suite !

- 2 -

LES SURVIVANTS

- GASTON -

Gaston (1) s'éveilla ce matin-là avec un sentiment d'étrangeté : tout était silencieux. On n'entendait pas le fracas des bennes à ordures collectant les innombrables déchets de la civilisation, non plus que les glapissements aigus des enfants, en bandes hurlantes, se rendant à l'école. Lorsqu'il découvrit la vérité, c'est à dire qu'il n'y avait plus personne de vivant dans un rayon impossible à préciser, il bénit le ciel d'avoir fait son dîner de la veille d'épinards en boîte et d'un café Liégeois. En effet, chacun sait que les épinards en boîte, à cause du fer (pas celui de la boîte,

celui contenu dans les épinards) et le café Liégeois, à cause de la crème Chantilly, sont la meilleure protection contre les radiations ionisantes. Donc, Gaston avait survécu.

Au bout d'un moment, après s'être amusé à prendre tous les sens interdits au volant d'une voiture de luxe qu'aucun propriétaire ne viendrait plus revendiquer, après s'être empiffré des spécialités les plus chères d'un traiteur en renom, Gaston commença à s'ennuyer ferme, tout seul, comme cela.

(1) Dans les bonnes histoires de science-fiction, les héros se nomment Khör, ou Ortog, ou Faema. Mais ceci n'est pas de la science-fiction. C'est une histoire vraie. Tant pis si le héros s'appelle Gaston.

Le téléphone ne fonctionnait pas – faute de correspondant à l'autre bout du fil – non plus que la télévision par suite de la disparition aussi soudaine qu'inopinée de toutes les catégories de personnel... Il se rabattit donc sur un poste à transistor dans l'espoir de capter un improbable communiqué.

JULIETTE

Lors de l'éclair ultime, Juliette était en train de fourrager dans le fond du congélateur dans l'espoir de mettre la main sur un steak aux oignons dont elle était friande.

La secousse qui ébranla la planète la fit basculer, cul par dessus tête, dans le congélateur dont le couvercle se rabattit du même coup. Elle se trouva aussitôt surgelée telle un vulgaire hamburger.

Puis, l'électricité venant à manquer, elle se décongela lentement. Réveillée par la puanteur des viandes avariées sur lesquelles elle reposait depuis une semaine, elle entreprit de s'extraire de son sarcophage improvisé.

Après une toilette – à l'eau froide – bien nécessaire, elle se pencha à la fenêtre pour tenter de découvrir les causes de sa

mésaventure. Plus personne dans les rues. Des voitures immobilisées un peu partout mais vides d'occupants. Seules, quelques silhouettes plaquées en ombres chinoises sur les façades des immeubles témoignaient qu'il y avait eu là des gens jusqu'à ce que « quelque chose » se soit produit qui avait entraîné leur totale disparition. La télévision était morte, faute de courant électrique. Elle alluma donc son poste de radio à piles...

ALFRED

Alfred était militaire. Lors de l'explosion dévastatrice, il se trouvait à bord d'un ballon stratosphérique à vingt mille mètres d'altitude, occupé à étudier le moyen d'installer dans l'espace de vastes miroirs paraboliques dans le but, hautement constructif, de faire griller les adversaires de son camp comme de simples merguez en concentrant sur eux les rayons du soleil. C'est donc depuis cet observatoire que, loin en dessous de lui, il vit le bleu de la planète virer au rouge cerise avant que celle-ci ne prit uniformément une teinte grise et métallique. Prudemment, il attendit que le sol soit refroidi pour descendre et là, à son tour, il eut tout loisir de contempler l'ampleur du désastre.

Mais Alfred était un homme d'action. Sitôt réintégré son cantonnement, maintenant vide de tout occupant, il se mit en quête d'un émetteur radio à pédales (2) et, au prix d'un sprint vigoureux, produisit assez de courant pour émettre un message, *ubi et orbi*, à destination d'éventuels survivants. Dans ce message, il n'avait point omis d'indiquer un numéro de téléphone où l'on pourrait le joindre aux heures de bureau. Puis, laissant branché un récepteur à accus, il attendit les réponses...

(2) *Si, si, ça existe !*

SOLANGE

Les parents de Solange étaient cultivateurs et d'une rigidité morale d'un autre âge. Quoique douée pour les études, elle avait dû très tôt y renoncer car, selon son père, le savoir ne valait rien aux filles qu'à leur donner de mauvaises pensées propres à contester celles du mâle dominant, à savoir lui-même, ce qui était incontestablement immoral.

Aussi, en dépit de ses dix-neuf ans, Solange s'était-elle, ce jour là, réfugiée dans la cave pour y lire, à l'insu de ses parents et à la lueur d'une ampoule jaunâtre, un livre de Marie Raymond, l'ornithologue et photographe bien connue, intitulé « *La grue huppée, sa vie et ses amours* ». Elle était tellement absorbée par sa lecture que l'orage nucléaire qui se déchaîna au dessus de sa tête abolit toute vie au niveau du sol sans qu'elle s'en aperçut. Lors du choc final, elle se contenta de tourner une page en mouillant son index.

C'est seulement lorsque l'ampoule d'éteignit et qu'elle se retrouva dans le noir, incapable de poursuivre plus avant sa lecture, qu'elle comprit qu'un événement, aussi soudain qu'inopiné, venait de se produire. Serrant son précieux livre contre elle, Solange regagna l'étage supérieur et, successivement et dans l'ordre

- constata que toutes les personnes vivant à la ferme avaient disparu
- s'émerveilla de l'importance de l'héritage qui lui revenait du même coup,
- s'inquiéta du fait qu'elle aurait du mal à gérer tout cela toute seule.

Aussi mit-elle son livre à l'abris sous la boîte à sucre, brancha le poste de radio sur la batterie du tracteur et attendit patiemment la diffusion du cours des halles.

NOUVELLE ÈRE

Pendant des semaines, Alfred renouvela ses appels à grands coups de pédalier sans obtenir de réponse. Et puis, un beau matin, alors qu'il se résignait à finir ses jours en solitaire, le téléphone sonna. Juliette avait capté le message et, ravie d'entendre à nouveau une voix humaine, avait composé le numéro de téléphone que la voix indiquait.

A quelques heures de là, ce fut le tour de Gaston d'appeler, puis de Solange. Cette dernière s'enquit, avant toute chose, des prévisions du cours du blé pour la prochaine décennie. Ayant reçu la réponse qui convenait en ces circonstances, elle finit par accepter, non sans une certaine réticence due à la méfiance qu'on lui avait inculquée envers la gent masculine, de livrer à Alfred son propre numéro de téléphone afin qu'il la rappelât.

Après deux mois d'échanges téléphoniques entre les survivants, il apparut à chacun qu'ils formaient, à eux quatre, la totalité de la population d'Una. A l'initiative de Gaston, ils décidèrent de se rencontrer afin d'envisager leur avenir commun.

Juliette, quant à elle, proposa que le lieu de rencontre fut la gare de Perpignan car, fit-elle observer, bien des années plus tôt, un célèbre philosophe, dont la théorie « paranoïaque – critique » fit florès en son temps, avait déterminé que cet endroit précis était le centre du monde. Tous tombèrent d'accord pour estimer que ce lieu en valait bien un autre et se fixèrent rendez-vous pour le lendemain à midi.

Chacun se préoccupa alors de trouver un moyen de transport propre à l'amener en temps et en heure au lieu du rendez-vous.

Gaston choisit d'emprunter un TGV qui traînait là, vide de voyageurs et pour cause. Gardant un œil fixé sur le manuel de l'utilisateur qu'il tenait d'une main, il réussit sans trop de peine à faire démarrer l'orgueil des chemins de fer Unites, la SECU (Société d'Etat des Chemins de fer Unites) produisant son propre

courant grâce à des centrales entièrement automatiques. Toutefois, il ne put dépasser la vitesse de vingt-cinq kilomètres à l'heure car trois pages manquaient dans le manuel et c'étaient justement celles qui traitaient de la conduite à grande vitesse.

Solange enfourcha avec délectation la selle de « son » tracteur, non sans s'être munie d'une bouteille de vin vieux dérobée dans la réserve de son père, réserve que le miracle de l'atome avait fait sienne désormais. Elle empocha aussi l'incalculable trésor que constituait le livre de Marie Raymond consacré à la grue huppée. Son voyage, qu'elle effectua à travers champs – les routes étant encombrées de voitures en pagaille – s'effectua sans encombre hormis une douleur persistante du coccyx ayant un rapport certain avec la suspension rudimentaire de son véhicule. Aussi est-ce avec la grâce altière d'un cow-boy à l'issue d'un rodéo qu'elle fit son entrée sur le parvis de la gare de Perpignan.

Alfred, qui avait intégré un peloton d'élèves pilotes et pris ses premières leçons, fixa son choix sur un chasseur Mach III et c'est avec une légitime fierté qu'il enleva dans les airs son pur-sang ailé dans un rugissement de tuyère surchauffée. Il fut rendu sur place en quelques minutes mais dut faire usage de son siège éjectable et abandonner son appareil à un sort funeste lorsqu'il prit conscience que d'une part, s'il savait décoller, il n'avait pas encore appris à atterrir et que, d'autre part, rien ne ressemblait moins à un terrain d'aviation pour chasseur Mach III que la gare de Perpignan.

Quant à Juliette, elle vint à pied car elle habitait à quatre cents mètres de là – ce qui avait d'ailleurs motivé sa suggestion du lieu de rencontre – et ne jugea pas utile d'emprunter un quelconque moyen de transport.

A midi précise, nos quatre héros apparurent aux quatre coins de la place et, dès qu'ils s'aperçurent, se précipitèrent dans les bras les uns des autres en riant et en pleurant à la fois.

Arrivé à ce point de l'histoire, ami lecteur, vous pensez avoir deviné la suite. Combien de romans ne décrivent-ils pas la reconstruction d'un monde victime d'une catastrophe nucléaire à partir de deux êtres, nouvel Adam et nouvelle Eve, miraculeusement échappés à l'holocauste, et qui vont se charger de repeupler leur terre. D'autant que, dans la présente histoire, il y a deux hommes et deux femmes. Du coup, nos héros échappent même au dilemme de l'inceste de la seconde génération (Avec quelle femme pensiez-vous que Caïn avait conçu Enoch ?). Vous n'y êtes pas du tout. On vous a dit qu'il s'agissait d'une tragédie et qu'elle traitait de la fin d'un monde !

Alors, reprenons le fil de notre histoire. Donc...

A midi précise, nos héros apparurent au quatre coins de la place et se précipitèrent dans les bras les uns des autres : Gaston dans les bras d'Alfred et Solange dans ceux de Juliette car, dans son incommensurable malignité, le hasard avait fait que les quatre seuls survivants de la race des Unites étaient « homos »... Et ça, on vous l'avait dit depuis le début.

